

Teresa Kulak

Professeur de l'Université de Wrocław

Wrocław, une ville polonaise au passé tchèque et allemand : parcours historique de 966 à aujourd'hui

Le titre de Capitale européenne de la culture a été attribué à Wrocław l'année où les Polonais célèbrent le 1050ème anniversaire du baptême du Prince des Polanes, Mieszko I de la lignée des Piast, un événement qui est considéré comme le début de l'histoire de l'état polonais. Ce titre honorifique est revenu à une ville qui est la capitale historique de la Silésie et la plus grande des villes situées sur les territoires rattachés à la Pologne en 1945. La population et l'administration allemande de Wrocław ont alors été complètement changées, à la suite des migrations imposées de l'après-guerre. Mais les débuts de l'histoire de Wrocław sont slaves et, sur le plan politique, liés à l'histoire des territoires tchèques. Son nom latin, Vratislavia, vient du nom du prince tchèque décédé en 921, Vratislav Ier, le père du duc de Bohême et patron des Tchèques, Saint-Venceslas. En revanche, le nom "Silésie" est autochtone : il vient du nom du territoire des Slézanes, une des nombreuses tribus slaves de la partie centrale de la vallée de l'Oder, que l'on connaît aussi sous le nom latinisé "Silinges".

Wrocław et la Silésie passèrent sous le pouvoir de Mieszko Ier vers 990, après une guerre victorieuse contre les Tchèques. Leur appartenance à la Pologne est attestée par une source datant de l'an 1000 qui évoque la rencontre entre le futur roi de Pologne, le prince Boleslas le Vaillant, et l'empereur du Saint-Empire Romain Germanique Otton III, venu en hommage sur la tombe de Saint-Adalbert à Gniezno. Il fut alors décidé de créer à Wrocław un évêché, afin de raffermir le pouvoir polonais sur la Silésie et de la rattacher plus étroitement à l'administration de l'état polonais. La christianisation du territoire silésien et la création des structures de l'Église catholique furent d'abord menées par des moines venus de France, de Clairvaux et d'Arrouaise, ainsi que de Wallonie et de Flandre. Les Piast de Silésie soutinrent plus particulièrement les cisterciens qu'ils faisaient venir des territoires allemands. Ils fondèrent pour eux les abbayes de Lubiąż, Krzeszów et Henryków où, au XIIème siècle, fut écrite une chronique appelée *Livre de Henryków* qui a été inscrite sur la Liste du Patrimoine

Mondial de l'UNESCO en 2015. La princesse bavaroise Sainte-Hedwige canonisée en 1267, qui avait épousé Henri le Barbu, un prince de la lignée des Piast de Wrocław, fonda un couvent cistercien pour les femmes à Trzebnica où elle passa les dernières années de sa vie. Son culte y est encore pratiqué aujourd'hui.

Dans l'État des Piast, la ville forte de Wrocław servait de base de départ des expéditions militaires de Boleslas le Vaillant et de Boleslas Bouche-Torse contre la Bohême et contre les principautés du Saint-Empire Romain Germanique. Après le partage du territoire polonais entre les quatre fils de Bouche-Torse, qui eut lieu en 1138, une époque tourmentée commença en Silésie. À la fin du XII^{ème} siècle se formèrent deux principautés distinctes : celle des princes de Opole (plus tard, la Haute-Silésie) et celle des Princes de Wrocław (plus tard, la Basse-Silésie). De nouveaux partages eurent lieu après la mort de Henri le Pieux en 1241, lors de la bataille de Legnica contre l'envahisseur mongol. À la suite des querelles entre ses fils mineurs, puis entre leurs successeurs, au XIV^{ème} siècle, la Silésie était divisée en 17 principautés féodales distinctes. Cela permit au roi de Bohême, Jean de Luxembourg, de soumettre la Silésie en 1335 et de l'inclure dans la Couronne Tchèque pour presque 200 ans. Après la mort du roi Ladislas Jagellon, faute d'héritier, cette couronne revint aux Habsbourg en 1526. Mais la Silésie leur fut prise par le roi de Prusse, Frédéric II, après une première guerre qui s'acheva par le traité de paix signé à Dresde en 1742. Malgré deux autres guerres, l'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, dut se résigner à la perte de 7/8^{èmes} du territoire de la Silésie. Pendant les deux siècles suivants, la région resta sous le pouvoir de la Prusse, puis de l'Empire Allemand qui se forma en 1871. Après mille ans, l'histoire de Wrocław a donc parcouru un tour complet, quand la Silésie est redevenue polonaise en 1945.

La situation de la Silésie à la frontière des États de l'Europe centrale et orientale a facilité non seulement les changements d'appartenance étatique, mais aussi l'installation de nouveaux habitants. Avec le temps, elle est devenue un territoire multinational et multiconfessionnel. C'était plus particulièrement vrai en Basse-Silésie. Au Moyen-âge, c'était une région de forêts faiblement peuplée, où les princes, la chevalerie et les couvents conduisaient une politique de colonisation et accueillaient volontiers la population qui affluait des territoires allemands. Il en résulta qu'à partir du XV^{ème} siècle, le rôle de la langue allemande devint plus important et que la population autochtone commença à se germaniser. Néanmoins jusqu'en 1939, il y avait toujours des Polonais qui habitaient Wrocław et les autres villes de Basse-Silésie, ainsi que la région frontalière avec la Grande-Pologne où ils formaient

un groupe important. La population juive apparut à Wrocław au XII^{ème} siècle ; en 1933, elle comptait 20 000 personnes. À peine plus de 100 d'entre elles survécurent à la terreur nazie. La religion dominante jusqu'au XVI^{ème} siècle fut le catholicisme. Un changement important se produisit en 1523 lorsque, sous l'influence de l'enseignement de Martin Luther, apparut le mouvement réformateur. La population germanophone le percevant comme "foi allemande", elle l'adopta rapidement. Le protestantisme resta dominant, malgré la politique de recatholicisation conduite par les Habsbourg. Les écoles jouaient un rôle important dans la vie spirituelle et scientifique de Wrocław. Les plus célèbres étaient les collèges Sainte-Madeleine et Sainte-Elisabeth, des collèges catholiques qui passèrent au protestantisme au cours du XVI^{ème} siècle, le collège catholique Saint-Mathieu, la Wilhelmsschule juive et, plus tard, le Séminaire de Théologie Judaïque. La ville s'honorait également de l'Académie Léopoldine fondée par les Habsbourg en 1702. Durant l'époque prussienne, en 1811, elle fut transformée en Université Royale de Wrocław qui comptait 5 facultés, dont une de théologie protestante et une autre de théologie catholique.

Il faut aussi souligner qu'avant 1939, la Silésie était un territoire économiquement développé, avec des infrastructures régionales modernes et des habitants au niveau de vie élevé. Mais, entre janvier et mai 1945, son patrimoine culturel et matériel subit des destructions considérables au cours des combats avec l'Armée Rouge. Ce sont les villes situées le long de la partie centrale du cours de l'Oder qui subirent le plus de pertes, surtout celles qui, sur ordre d'Hitler, furent transformées en "forteresses" (Festung en allemand). Elles reçurent l'ordre de résister à l'entrée des Soviétiques "jusqu'à la dernière goutte de sang allemand et jusqu'au dernier bâtiment". Ainsi Brzeg fut détruit à 70 % , Wrocław, qui comptait 620 000 habitants avant la guerre, de 75 à 90 % selon les quartiers, et Głogów à 92 %. Les pertes dues aux combats furent aggravées par le pillage des établissements industriels et les incendies que les soldats de l'Armée Rouge allumaient inconsidérément.

Avant que les régiments soviétiques n'encerlassent Wrocław à la mi-février 1945, 65 mille soldats de la Wehrmacht et près de 200 mille civils se trouvaient à l'intérieur de la ville. Du 20 au 22 janvier, la plus grande partie des civils fut contrainte de quitter la forteresse en train ou à pieds. Le nombre de morts au cours de l'évacuation et des combats est évalué à près de 170 mille personnes. À l'intérieur de "Festung-Breslau", parmi les civils, il y avait près de 3 mille habitants polonais d'avant-guerre et toute une foule de près de 50 mille personnes de diverses nationalités : des ouvriers du Service du Travail Obligatoire, des

prisonniers de guerre et des prisonniers des camps de concentration employés au nettoyage de la forteresse. Près de 13 mille d'entre eux furent tués, ainsi que 3 mille soldats. La capitulation de "Festung-Breslau" eut lieu le 6 mai, après l'entrée des Soviétiques dans Berlin et la mort d'Hitler. Les soldats allemands furent emprisonnés dans les camps soviétiques et le commandement de guerre de l'Armée Rouge prit le pouvoir dans la ville. On savait que, selon les accords signés à Yalta en février 1945, Wrocław, la Basse Silésie et la région d'Opole deviendraient polonaises. Staline l'avait exigé pour compenser les pertes territoriales de la Pologne à l'Est du Bug, soit environ 200 mille kilomètres carrés. Mais la question de la frontière occidentale restait ouverte : c'était la conférence de Potsdam qui devait l'établir soit sur la Neisse de Kłodzko, soit sur la Neisse de Lusace.

Dès le 9 mai, avec l'accord des autorités soviétiques, dans une ville encore en flammes et privée d'eau et d'électricité, on commença à créer l'administration d'État polonaise et l'administration de la ville. Dans la journée, on était incommodé par les essaims de mouches, l'odeur de brûlé et de décomposition des cadavres dans les décombres d'où, à la tombée de la nuit, sortaient des milliers de rats. Les ruines constituaient un grand danger, en raison des bandits et de la résistance allemande armée qui s'y cachaient. Cela donnait lieu à des attaques et des fusillades nocturnes contre les soldats soviétiques. On disait des conditions de vie dans le Wrocław d'alors, qu'elles rappelaient le Far-West des westerns américains.

La situation des autorités polonaises, qui comptaient à peine 200 personnes, fut fort compliquée jusqu'aux accords de Potsdam qui, le 2 août, établirent la frontière occidentale de la Pologne sur l'Oder et la Neisse de Lusace. En effet, conformément à la volonté de Staline, les Soviétiques considéraient que toutes les propriétés allemandes étaient "des biens soviétiques conquis" et les transportaient massivement en URSS. Les Polonais, convaincus que la ville leur reviendrait, essayaient de les défendre, mais les Soviétiques cherchaient à s'entendre avec la population allemande. Profitant de ses sentiments anti-polonais, ils la dissuadèrent de participer à l'enlèvement des décombres et à la réparation des installations communales. La situation devint d'autant plus dangereuse qu'une partie des Allemands était revenue à Wrocław à la fin du siège, si bien qu'en août, ils étaient 189 mille contre 17 mille Polonais. Les vivres et les logements manquaient, surtout pour la population polonaise déplacée des régions orientales d'avant 1939 qui arrivait en train. De plus, les autorités de l'État avaient également dirigé à Wrocław plus de 16 mille Juifs polonais qui avaient passé la

guerre en URSS. Dans cette situation, les autorités polonaises annoncèrent à la population allemande l'organisation d'une, je cite, "action d'émigration bénévole" au cours de laquelle environ 30 mille Allemands quittèrent la ville dans les derniers mois de 1945. Après la conférence de Potsdam, c'est aux signataires des accords que revint la responsabilité d'organiser le déplacement des populations allemandes de Silésie et de Wrocław. Les Polonais n'assuraient leur transport que jusqu'aux passages-frontière de Görlitz ou de Forst. Au cours de l'année 1946, 140 mille Allemands quittèrent Wrocław, et 63 mille en 1947. Ne resta dans la ville qu'une minorité allemande d'environ 2 mille personnes, essentiellement des spécialistes en gestion communale.

Le peuplement et la reconstruction de Wrocław après la guerre ont donné lieu à des mythes qu'il convient d'évoquer ici. Les Polonais des autres régions de Pologne furent longtemps convaincus que Wrocław était, je cite, "la ville des gens d'au-delà du Bug", officiellement appelés des "rapatriés", ce qui était sans rapport avec leur statut juridique de fait. Les études de statistique démographique ont permis de corriger cette conviction. Elles montrent que, en 1950, sur 350 mille habitants, seulement 16 % d'entre eux venaient des territoires passés à l'URSS et étaient arrivés dans les transports de l'Office National du Rapatriement. La grande majorité était venue dans un mouvement de migration spontané et impétueux : 20% de l'ancien voïvodie de Poznań et 54 % des voïvodies centraux de Varsovie, Kraków, Rzeszów, Łódź et Kielce. Un autre mythe disait que les habitants de Wrocław étaient originaires de Lwów. L'impression que ce groupe était nombreux provenait du fait que, dans la nouvelle société de Wrocław en cours de formation, il imprima une marque particulière dans le domaine de l'organisation de la vie et de la culture. En effet, si les originaires du voïvodie de Lwów n'étaient que 5,4% , 74,4% d'entre eux venaient de la ville-même de Lwów. C'était de là que venaient 58% des professeurs de l'Université de Wrocław, ainsi que 40% de leurs adjoints. Ce sont des originaires de Lwów qui constituèrent le corps des professions libérales, qui mirent en marche les établissements industriels et occupèrent les postes dans les écoles, l'administration d'État et l'administration communale. C'est aussi de Lwów que venait le personnel technique des tramways, des usines à gaz et du réseau d'eau. Le rôle culturel de Lwów augmenta encore en 1946, quand arrivèrent une partie des collections de l'Ossolineum ainsi que la toile : le *Panorama de Raclawice*, la célèbre peinture de bataille de Styka et Kossak que les autorités jugèrent "antirusse".

Les mythes des originaires de Lwów et de la ville des "gens d'au-delà du Bug" fonctionnèrent parallèlement à la conviction que, je cite, "une représentation de toute la population de Pologne" était arrivée à Wrocław. Cette idée venait du fait qu'on y entendait une mosaïque de patois de diverses régions de la Pologne d'avant-guerre. Plus tard, on tendit même à dire que, je cite, "toute l'Europe est venue habiter" Wrocław. En effet, en 1947 arrivèrent 7 600 Polonais qui revenaient de France, d'Allemagne, de Tchécoslovaquie et de Roumanie, ainsi qu'en plus petit nombre, de Yougoslavie. En 1948, après la défaite de l'insurrection communiste en Grèce, on vit arriver en Silésie des Grecs et des Macédoniens qui déménagèrent rapidement à Wrocław. On y trouvait aussi un groupe d'Ukrainiens composé d'ouvriers du travail forcé et de gens venant des territoires orientaux de la Pologne actuelle qui, en 1946, fondèrent la première paroisse orthodoxe de Basse-Silésie. Parmi les arrivants des voïvodies du sud-est, il y avait aussi un groupe de gréco-catholiques historiquement lié au précédent. Mais il ne s'agissait pas d'Ukrainiens déplacés à la suite de l'action dite "Vistule", puisque jusqu'en 1956, ces derniers ne furent pas autorisés à habiter les villes de Basse-Silésie. Pour résumer, on peut dire qu'en 1945, le Wrocław polonais se constitua en tant que ville non seulement multirégionale, mais aussi multinationale et multiconfessionnelle. L'adaptation aux conditions locales se fit dans les lieux de travail, les écoles et les paroisses.

C'était essentiellement une population rurale ou venant de petites villes de province qui arriva à Wrocław, puisque seulement 18% des habitants étaient originaires de grandes villes. Tout de suite après la guerre, Wrocław était une ville, je cite, "sans aucun magasin et même sans aucun marchand ambulant". Les gens qui obtenaient un emploi ne recevant pas de salaire pendant deux à trois mois, on se nourrissait, je cite, à la "marmite commune" dans des cantines de secours installées dans les administrations et les entreprises. Les difficultés d'approvisionnement en nourriture étaient telles qu'on observa l'installation d'élevages de volailles ou de lapins dans les appartements, ou la construction d'enclos pour les chèvres et les porcelets devant les immeubles. La presse dénonçait ces comportements, mais avant que la socialisation urbaine des nouveaux arrivants ne s'achève, Wrocław acquit une réputation de, je cite, "grande cambrousse" ou de "grand village avec des tramways". De leur côté, les habitants de Wrocław s'indignaient du manque de compréhension pour leurs difficultés d'approvisionnement.

Je n'ai pas de raison de cacher qu'au début, ces nouveaux habitants, dont 74% étaient issus d'un mouvement de migration interne, qui étaient donc venus de leur propre choix, ne sentaient pas de lien affectif avec Wrocław. Ils gardèrent longtemps un sentiment de provisoire et d'insécurité. À cela s'ajoutait le caractère étranger de l'architecture, ou, comme le dit un des mémoires de cette époque, je cite, son "polissage à l'allemande", qui incita même certains à quitter la ville. Il faut se souvenir que bon nombre de ces gens avaient vécu des expériences traumatisantes au cours de la guerre, qu'ils revenaient souvent de camps de concentration ou du travail obligatoire. Le patrimoine culturel de la ville évoquait, pour eux, une nation qui leur avait infligé beaucoup de pertes et de souffrances. L'appropriation de ce nouvel environnement passait donc par l'effacement des noms allemands des magasins, des administrations et des rues, ainsi que des monuments et des symboles étrangers. La ville perdit peu à peu son "polissage à l'allemande" et la Breslau allemande se transforma progressivement en Wrocław polonais. Ce processus résultait d'ordres administratifs, mais aussi de comportements spontanés qui s'apparentaient à une sorte d'abréaction après les années de guerre, ce qui conduisait parfois à la destruction d'éléments architecturaux caractéristiques du passé de la ville.

Pour ces nouveaux habitants, seules les références à l'époque des Piast étaient parlantes, alors que les époques suivantes de l'histoire de la ville leur étaient étrangères. Le nouvel État utilisa donc l'histoire médiévale de Wrocław et de la Silésie pour construire la mémoire collective et rationaliser le glissement de son territoire vers l'Ouest. De plus, le partage du monde dû à la guerre froide suscitant la crainte que n'éclate une III^{ème} guerre mondiale, le pouvoir devait justifier la nouvelle frontière occidentale dont la stabilité semblait incertaine. On chercha donc à légitimer l'installation des Polonais en Silésie par une sorte d'enracinement historique dans le passé de la ville et dans la terre de la région. Dans l'immédiate après-guerre, c'est-à-dire avant que le système politique mis en place ne manifeste un visage de régime étranger, les mesures administratives visant à l'appropriation du passé allemand de la ville étaient soutenues par l'Église, ainsi que par un groupe de savants d'avant-guerre, de journalistes et de publicistes pourtant hostiles au pouvoir populaire, mais qui, eux aussi, avaient préparé pendant la guerre un programme de changement de frontière avec l'Allemagne et plaidé pour son établissement sur l'Oder et la Neisse de Lusace. On usa et abusa donc de slogans chargés d'émotion comme "terres maternelles" ou "terres des Piast" qui étaient déjà apparus avant la seconde guerre mondiale dans des travaux d'historiens et d'archéologues polonais.

Il faut reconnaître que cette propagande et cette politique historique placée sous le signe des Piast joua un rôle d'intégration efficace. La tactique de la recherche des racines de phénomènes politiques contemporains dans un passé situé mille ans auparavant éveillait de l'intérêt pour ce passé et créait un lien affectif avec lui. Dans le processus d'acculturation réciproque des nouveaux habitants et d'adaptation aux conditions de vie urbaines, un rôle important fut joué par les spectacles d'opéra et de théâtre organisés par les autorités municipales, mais aussi par le cinéma. Mais il semble que l'influence la plus forte ait été exercée par les écoles et surtout par le sport, occasion de manifestations de masse et de création de liens de proximité entre les compétiteurs et leurs supporters, qui dépassaient les différences régionales et les différences de générations. Des terrains d'entente apparurent, puis se forma une communauté urbaine dans laquelle tous se sentaient être des nouveaux venus aux droits égaux. L'analyse de l'ensemble des causes de ce phénomène n'est pas achevée, mais la présence dominante d'une population venue de son plein gré indique que l'appropriation et l'exploitation des territoires dits "récupérés" faisait l'objet d'un consensus social. Il est un fait que, après six ans de guerre, la société avait besoin d'agir. Or, pour beaucoup, Wrocław constituait un nouveau début dans leur vie.

Le tournant amorcé au cours des trois premières années après la guerre fut couronné en juillet 1948 par l'organisation de l'Exposition des Territoires Recouvrés. Sa préparation fut l'occasion de mobiliser les autorités municipales et leurs administrés dans une œuvre commune de construction et de déblaiement des décombres. L'exposition fut une grande réussite, tant sur le plan de la présentation de la reconstruction d'après-guerre, que sur le plan de la propagande politique, puisqu'elle eut lieu en même temps que le Congrès des Intellectuels pour la Paix. Cette exposition qui avait été initiée par Władysław Gomułka, alors Ministre des Territoires Recouvrés, joua un rôle d'intégration incontestable. Dans les mémoires de cette époque, on nota qu'au cours des trois années de préparation, je cite, "l'étrange conglomérat composé de gens venus de Lwów, de Varsovie, de Wilno, de Cracovie, de Poznań et de toutes les autres villes de Pologne noua des liens, se souda en un seul organisme, un patriotisme local se créa". La collectivité hétérogène des nouveaux venus s'intégra donc suffisamment pour qu'un phénomène d'identification au nouveau lieu de résidence apparaisse, surtout dans les jeunes générations.

Cependant, après l'Exposition, de 1949 à 1955, c'est-à-dire au cours de la période stalinienne, la situation devint très difficile et Wrocław se sentit mis en marge des préoccupations des autorités centrales. Après le départ de Gomułka en 1948 et la suppression du Ministère des Territoires Recouvrés, les affaires de Wrocław furent intégrées dans une politique au champ plus vaste, qui englobait les territoires de l'ouest et du nord. Les habitants de Wrocław prirent alors conscience du fait que, pour les autorités centrales, leur ville était toujours une prise de guerre, d'où on emportait des millions de briques pour reconstruire Varsovie et où on détruisait des bâtiments qui pouvaient être restaurés, dont on vidait les musées et démontait les installations industrielles. De plus, l'insuffisance des investissements et de la reconstruction engendra une grave crise du logement qui fit obstacle à l'arrivée de nouvelles forces de travail pourtant nécessaires au développement économique et culturel.

À partir de 1949, l'apparition de la "guerre froide" et la constitution de deux États allemands augmenta la crainte d'une révision de la frontière convenue à Potsdam. La signature d'un pacte de paix avec la République Démocratique Allemande et la reconnaissance commune de la frontière de l'Oder-Neisse ne suffit pas à lever ces inquiétudes. Car, après l'arrivée au pouvoir du chancelier Konrad Adenauer, on s'attendait à ce qu'elle soit remise en question par la République Fédérale Allemande, étant donné le poids politique détenu dans son gouvernement, au Bundestag ainsi que dans les différents Länder, par les "expulsés" qui se manifestaient en utilisant le slogan du "retour au pays natal". L'entrée de la RFA dans l'OTAN et la création du Pacte de Varsovie furent donc considérées comme une nouvelle annonce de la troisième guerre mondiale. Le sentiment du provisoire s'accrut et l'on continua à garder chez soi des valises emballées, pour le cas où il faudrait fuir. En octobre 1956, le retour de Gomułka au pouvoir éveilla un grand espoir d'amélioration de la situation. Pour la première fois, le gouvernement élaborait un plan de reconstruction de Wrocław. La démolition des bâtiments dans le but de transporter les briques à Varsovie cessa. À partir de 1958, on vit se construire des cités attendues depuis longtemps qu'on appela avec des prénoms féminins : Anna, Barbara, Celina, Dorota. Sur les places vides au centre de la ville, les constructions commencèrent à s'élever. Toute cette activité eut pour effet de rassurer les esprits et de calmer les spéculations sur le fait que l'exploitation des ressources de Wrocław et l'absence d'investissements signifiaient un manque de confiance en la durabilité des décisions territoriales prises à la fin de la guerre.

L'époque de Gomułka fut favorable au développement de la culture. Les théâtres professionnels et universitaires prirent alors de l'importance ; le Théâtre de Pantomime de Wrocław dirigé par Henryk Tomaszewski acquit une renommée mondiale, tout comme le Théâtre-Laboratoire du metteur en scène d'avant-garde Jerzy Grotowski. Sur le plan musical, en 1964 naissent le festival annuel "Jazz sur les bords de l'Oder" ainsi que les "Journées de la musique d'orgue", puis en 1966, le festival international d'oratorios et de cantates "Wratislavia Cantans" qui existe encore aujourd'hui. Enfin, en 1967 naît le Festival International des Théâtres Universitaires. Ce mouvement s'effondra en mars 1968, quand les étudiants de Wrocław manifestèrent leur solidarité avec les manifestations des étudiants de l'Université de Varsovie. Les grèves avec occupation des bâtiments universitaires et le boycott des cours se soldèrent par des répressions qui firent 1 533 victimes. À partir d'août 1968, après l'entrée des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie, apparut une atmosphère de confrontation idéologique et militaire entre les USA et l'URSS qui se répercuta sur le climat social. C'est pourquoi l'opinion polonaise accorda beaucoup d'importance à la visite du chancelier Willy Brandt en Pologne et à l'accord qui fut signé en décembre 1970. Ce dernier n'apporta pas de changement notable en Europe, mais il donna au pape Paul VI une raison de mettre fin au statut provisoire du diocèse de Wrocław qui existait depuis 1945 et qui, faute de reconnaissance internationale de la frontière occidentale de la Pologne, fonctionnait jusque-là sur la base d'une autorisation circonstancielle que le Vatican renouvelait lors de chaque nomination d'évêque.

Après les événements sanglants sur le Littoral en décembre 1970, le pouvoir fut confié à l'équipe du Premier Secrétaire du Parti, Edward Gierek, qui annonça une libéralisation à l'intérieur du pays. Mais à partir de 1974, commença une crise économique et l'insuffisance de l'approvisionnement en nourriture aboutit, en 1976, aux manifestations ouvrières de Radom et à de nouvelles effusions de sang. La défense des ouvriers amena l'opposition à s'organiser dans les structures du Comité de défense des ouvriers et du Mouvement de Défense de l'Homme et du Citoyen. Puis l'élection du pape polonais Jean-Paul II en 1978 et sa visite en Pologne l'année suivante rendit le climat social explosif. En été 1980, quand la crise économique atteignit son apogée, la grève qui commença sur le Littoral fut soutenue par des grèves de solidarité dans toutes les grandes entreprises du pays. À Wrocław, la grève commença le 26 août dans le dépôt d'autobus de la rue Grabiszyńska, où tous les dirigeants se réunirent et créèrent un Comité de Grève Interentreprises dont Jerzy Piórkowski prit la direction. Le 28 août, la grève s'étendit à 50 entreprises et l'on proclama que la grève durerait

jusqu'à ce que le gouvernement et le Parti acceptent les revendications des ouvriers. Le 31 août fut créé le Comité Fondateur Interentreprises qui regroupait 1 058 entreprises et 125 mille membres. À partir du 17 septembre, tous les Comités de Pologne prirent le nom de Syndicat Indépendant Autogéré "Solidarité". À Wrocław, comme dans toute la Pologne, les revendications portaient sur le respect des droits civiques et la suppression de la censure de la presse et du livre. La priorité locale qui apparut alors fut la question du Panorama de Raławice qui avait été transporté à Varsovie et dont on exigea qu'il devienne accessible au public. Pour réaliser ce but, on créa un Comité Social du Panorama de Raławice dont les travaux aboutirent à l'exposition de la toile en 1985. Le mouvement Solidarité de Wrocław comptait alors presque 250 mille membres.

Paradoxalement, les accents antiallemands se calmèrent après l'instauration de la loi martiale en décembre 1981, alors que la crise économique avait atteint une profondeur dramatique. En effet, on vit alors arriver d'Allemagne une aide sous forme de nourriture, de vêtements et de produits d'hygiène, qui était envoyée à titre individuel ou par des associations et des organisations religieuses. En même temps, on savait que certains milieux politiques de RFA, surtout le SPD, apportaient de l'aide à l'opposition clandestine de Solidarité. Néanmoins, il fallut attendre que le changement politique de 1989 en Pologne et la réunification de l'Allemagne créent une situation qui rendait possible des entretiens entre États. Ils commencèrent avec la visite de Helmut Kohl en Silésie en novembre 1989 et aboutirent, un an et demi plus tard, à la signature d'un traité international entre la Pologne et la RFA qui reconnaissait la frontière entre les deux États.

Ce n'est qu'après cette signature que l'on ressentit dans Wrocław un véritable apaisement des esprits. Dans les conditions nouvelles qui résultaient des transformations démocratiques, cela se traduisit par un plus grand engagement dans les activités citoyennes à l'échelle régionale et locale et par une nouvelle approche de l'histoire de la ville. Dès 1990, les habitants de Wrocław décidèrent de lui rendre son blason historique datant de 1530. Lors de l'inondation de 1997, le dévouement individuel qu'ils déployèrent pour sauver le patrimoine culturel démontra qu'ils se sentaient désormais profondément liés à leur ville. Ce processus se développa au cours des années suivantes, lorsque l'entrée de la Pologne dans l'OTAN en 1997 et dans l'Union Européenne en 2004 augmentèrent le sentiment de sécurité internationale de la Pologne. Dans cette période, les travaux de restauration s'intensifièrent, notamment en ce qui concerne les constructions de la Place du Marché. Ils s'accompagnèrent

de recherches archéologiques et historiques qui permirent de découvrir dans le patrimoine de la ville de nouveaux témoignages matériels et spirituels de l'époque des Piast, du règne de la Bohême, de l'Autriche, puis de la Prusse et de l'Allemagne. Les habitants du Wrocław d'aujourd'hui sont fascinés par ces découvertes et voient en elles une passerelle favorisant l'entente entre l'est et l'ouest de l'Europe, puisque les Allemands, les Tchèques, les Autrichiens ainsi que les Juifs y retrouvent, eux aussi, des fragments de leur histoire.

On peut donc conclure que, au fur et à mesure des travaux de restauration, on a vu se développer un grand respect pour l'histoire de la ville qui s'appuie sur la conviction que les changements territoriaux sont durables et irréversibles, mais aussi sur le fait que la troisième génération de Polonais installés à Wrocław après la guerre se sent pleinement enracinée dans la terre de Silésie. Cette génération voit dans les mille ans d'histoire de sa ville une source de traditions spirituelles et de valeurs indispensables à la construction d'une identité régionale et locale et, en même temps, connues et cultivées à l'échelle européenne.